

trop profondément jusqu'aux racines de l'existence humaine, pour qu'il soit permis de l'abandonner aux psychiatres » (*De la mélancolie*, trad. fr., Seuil, p. 9). On a déjà pas mal écrit, des points de vue tant théologique que philosophique et psychologique, sur la « vallée de larmes », mais il n'est pas impossible qu'avec le talent que nous lui connaissons Jérôme Porée nous offre un jour une histoire de cette question.

Yvon BRÈS

Véronique Le Ru, *Oser penser avec Émilie du Châtelet, D'Alembert, Poincaré... La distinction entre croire et savoir*, Paris, Éditions Matériologiques, coll. « Essais », 2020, 148 p., 15 €.

Cette nouvelle édition revue et augmentée d'un ouvrage d'abord paru sous le titre *La Science et Dieu. Entre croire et savoir* (Vuibert-Adapt, 2010) tombe à point nommé, en ces temps d'obscurantisme multiforme où le penser par soi-même des Lumières et la réflexivité semblent être en crise. Le petit livre de Véronique Le Ru, dont la pédagogie est remarquable, devrait figurer dans les bibliographies de tous les cours de philosophie des classes préparant le baccalauréat, et être lu par tous les étudiants de philosophie.

Ainsi que l'indique l'auteure en introduction puis en conclusion, c'est une inquiétude qui anime son effort : le créationnisme, mouvement dont la puissance a encore augmenté aux États-Unis depuis la première édition de l'ouvrage, cherche à « rendre hypothétique la science et rendre scientifique une idéologie » (p. 7), l'expression « rendre scientifique » désignant une velléité chimérique parce que fondée sur la confusion entre croire et savoir. Mais l'inquiétude des esprits éclairés est d'autant plus grande que la version subtile du créationnisme, nommée « *Intelligent Design* », « se répand partout en Europe » (p. 6). C'est le « postulat d'objectivité », c'est-à-dire l'éviction des causes finales depuis Galilée et Descartes, que les créationnistes voudraient dissocier de la scientificité. Ce postulat, que Jacques Monod tenait pour « la pierre angulaire de la méthode scientifique » (*Le Hasard et la Nécessité*, Seuil, 1970, p. 37), est le véritable enjeu de l'ouvrage, dont les différents chapitres constituent autant d'apports sur des questions afférentes, au fil d'un nécessaire examen historique.

Ainsi le premier chapitre, consacré essentiellement à Kepler et Galilée, rappelle-t-il la différence entre eux au sein de l'idée commune selon laquelle les mathématiques seraient données à Dieu pour écrire le livre de la Nature : contrairement à Kepler, Galilée ne fera plus de la science « la servante de la théologie » (p. 16), ce qui est indissociable de son insistance sur la vérification expérimentale comme de son sens de l'historicité de la science. Le deuxième chapitre explore alors la valse des accusations réciproques d'impiété auxquelles les savants du XVII<sup>e</sup> siècle se sont livrés, tel Descartes refusant l'idée d'une mathématique incréée et donnée à Dieu, mais dont les *Principia Philosophiae* seront attaqués pour avoir écarté de la recherche les causes finales présentes dans l'entendement divin. Newton lui aussi, qui reproche à Descartes son mécanisme, se verra accusé de favoriser à terme le matérialisme *via* l'interprétation que feront les newtoniens de la force de gravitation. En définitive, « tout se passe comme si les savants avaient peur de ce qu'ils sont en train de faire » (p. 45).

Les chapitres 3 et 4 sont consacrés à l'apport d'Émilie du Châtelet, qui a voulu à la fois donner une assise métaphysique, en l'occurrence leibnizienne-wolffienne, à la science, en l'occurrence newtonienne, et en assurer l'indépendance vis-à-vis de toute théologie future. Son insistance leibnizienne sur le principe métaphysique de raison suffisante n'est pas étrangère au reproche qu'elle adresse à Newton « de renoncer à élaborer des hypothèses pour tenter d'assigner une cause à l'attraction » (p. 51). Sa liberté d'esprit se révèle encore plus nettement dans ses *Examens de la Bible* : « le miracle de Josué témoigne du fait que Yahvé ne connaissait même pas les lois de l'héliocentrisme » (p. 59). L'examen par Émilie des incohérences et absurdités bibliques est aussi le lieu d'une charge contre l'instrumentalisation de la croyance au service de la domination masculine.

Les chapitres 5 et 6 portent sur les principes d'économie et de simplicité. Contrairement à Maupertuis, D'Alembert ne prête pas au principe de moindre action un sens métaphysique de moindre dépense par la nature. Avec son disciple Lagrange, « les principes d'économie et de simplicité ne sont plus référés directement à une nature parfaitement agencée par Dieu mais à la science elle-même qui a besoin de tels principes pour se systématiser » (p. 82). L'auteure signale, dans un esprit très bachelardien, que naît en fait ici, puis à travers Poincaré, une « métaphysique de la science » (p. 92-93) à caractère méthodologique, qui définit l'autonomie même de la science vis-à-vis de la métaphysique. Elle rappelle également qu'avec la mathématisation du sens des principes physiques chez D'Alembert, la « théorie de la définition » est « à la fois ce qui permet d'unifier une science et de réconcilier les savants autour de notions nettes et précises » (p. 97).

Les chapitres 7 et 8, enfin, sont respectivement consacrés aux rapports entre science et métaphysique chez Poincaré, et à un bilan sur la question « La science peut-elle se passer de Dieu ? ». Sans s'arrêter ici sur le premier, occasion de réflexions plus libres, on retiendra du bilan final que, parmi les philosophes instruits de la révolution scientifique des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, « Kant a achevé de défaire les liens métaphysiques traditionnels entre la science et Dieu ; il a mis en exergue le départ entre ce qui relève du pensable et ce qui relève du connaissable » (p. 121). Un tel aboutissement fut rendu possible par Newton, grâce à qui « les lois de la physique tendent à devenir indépendantes de la métaphysique des causes » (p. 133). Afin de boucler la boucle, on ajoutera ici que Kant est celui qui, contre la « finalité externe » mais aussi par-delà le travail scientifique de connaissance, a conceptualisé la « finalité interne », celle-là même que Monod remplace par une « téléonomie » parce que le vivant comme « projet » doit pouvoir émerger de ce qui, au départ, est absence de toute finalité.

Jean-Hugues BARTHÉLÉMY

Pascal Nouvel, *Enquête sur les discours d'origine*, Paris, CNRS Éditions, 432 p., 26 €.

Il existe des discours d'origine dans toutes les cultures. Mais tous ces récits ne sont pas équivalents, et s'ils diffèrent par leurs contenus, ils varient aussi par leurs formes. C'est à ces dernières que s'intéresse Pascal Nouvel, qui en dresse une typologie. Il distingue quatre types de discours, caractérisés par leur structure et leur composition.